

## LES ÉGLISES UNIE ET ANGLICANE AU QUÉBEC ANGLOPHONE : ENJEUX CONTEMPORAINS

Sarah Wilkins Laflamme  
*Université d'Ottawa*

### RÉSUMÉ

*Le présent article propose une réflexion sur le rapport contemporain qu'entretiennent les Anglo-Québécois avec les Églises unie et anglicane. Les principaux résultats d'une série d'analyses quantitatives concernant l'évolution d'indicateurs de religiosité depuis les années 1970 (l'appartenance religieuse et les baptêmes) sont détaillés pour la population à l'étude. Ces résultats sont aussi mis en parallèle avec des recherches similaires portant sur les Franco-Québécois ainsi que sur les Anglo-Canadiens à l'extérieur du Québec. Il s'agit d'interpréter le tout à l'aide d'un cadre théorique admettant l'existence de voies différentielles de la sécularisation en dialogue, notamment avec les travaux de David Martin, expert international de la question religio-identitaire.*

---

### ABSTRACT

This article explores the contemporary relationship between Anglo-Quebecers and the United and Anglican Churches. The main results from a series of quantitative analyses concerning the evolution of key church indicators since the 1970s (religious affiliation and baptisms) are examined in detail for the population under study. They are also compared with similar research regarding Franco-Quebecers and Anglo-Canadians outside of Quebec. These data are interpreted according to a theoretical framework allowing for the existence of several stories of secularization, dialoguing most notably with the sociological studies conducted by David Martin, one of the leading international experts on religious identity.

La plupart des chercheurs en sciences sociales sont aujourd'hui familiers avec les théories, tout au moins classiques, de la sécularisation des sociétés modernes ou, plus précisément, des sociétés occidentales. Tirant leurs origines de l'époque des Lumières et de la distinction entre Raison et religion, ces théories stipulaient qu'au fur et à mesure que la modernité progressait, la religion reculerait. Dans le contexte québécois, plusieurs considèrent la Révolution tranquille des années 1960 comme le début du processus de modernisation de la province et, par conséquent, le début du processus de sécularisation de la société québécoise.

Témoignant de ce supposé déclin de la religion, on assista à l'autonomisation de la plupart des institutions québécoises qui étaient auparavant sous la tutelle de l'Église catholique (écoles, hôpitaux, etc.). Parallèlement, il y eut une baisse dramatique de l'assistance hebdomadaire à la messe chez les Québécois catholiques, le taux passant de 88 % en 1957 à 18,4 % en 2007<sup>1</sup>.

Cela dit, les travaux du sociologue Raymond Lemieux dans les années 1980–1990 ont montré qu'il existe toujours un certain rapport entre les Québécois, surtout francophones, et l'Église catholique—ce que Lemieux a nommé un catholicisme culturel. Malgré une baisse de la pratique dominicale, il y a maintien de l'appartenance religieuse (à savoir le nombre d'individus qui s'identifient comme étant catholiques) et des baptêmes de nouveau-nés depuis les années 1960<sup>2</sup>. Pour Lemieux, ce rapport entre les Québécois et l'Église catholique n'est pas exclusivement religieux, mais aussi identitaire, ce que la sociologue française Danièle Hervieu-Léger nomme la dimension culturelle de l'appartenance religieuse<sup>3</sup>. Historiquement, l'Église catholique a joué un rôle primordial au Canada français. Au cours des deux siècles suivant la Conquête, elle fut l'institution principale de survie de cette nation. De surcroît, elle fut l'un des principaux traits distinguant les francophones de « l'Autre », soit la majorité anglo-protestante. Alors que la situation a changé depuis le milieu du XX<sup>e</sup> siècle, il semble que les Québécois hésitent néanmoins à abandonner complètement cet héritage et cherchent toujours à s'insérer et à inscrire leurs enfants dans cette trame mémorielle :

Elle [la culture catholique] ouvre l'espace d'une vision transhistorique du monde là où l'expérience éclatée de la culture est en manque de sens et en rupture par rapport à l'histoire. Elle continue d'intégrer la personnalité québécoise dans une sorte de référent commun qui, bien qu'éloigné des normes et des contraintes de la vie quotidienne, reste disponible en cas de besoin<sup>4</sup>.

Dans les termes du sociologue britannique David Martin, les transformations contemporaines du catholicisme au Québec seraient

alors le résultat, à plusieurs égards, des conditions historiques et sociales particulières de cette province. Selon cet auteur, la sécularisation, ou plus précisément la différenciation institutionnelle et la pluralisation religieuse, ne sont guère des phénomènes qui affectent uniformément les sociétés occidentales. Plutôt, le rôle et la vitalité des institutions religieuses d'un pays ou d'une région donnée varieraient surtout selon 1) le rapport que l'Église, ou les Églises, ont historiquement entretenu avec la nation et l'État, à savoir un rapport monopolistique, oligarchique ou pluraliste; 2) selon la nature de l'Église en question, à savoir catholique ou protestante (en contexte occidental); et 3) selon les conditions politiques et sociales contemporaines de la communauté en question, notamment selon qu'il existe ou non une tension avec une communauté avoisinante<sup>5</sup>.

### Questions et stratégies de recherche

Il découle de ces travaux un questionnement inédit en ce qui concerne les Anglo-Québécois, une population très peu étudiée dans la littérature sociologique québécoise et canadienne. Le protestantisme s'est-il transformé en une forme de religion culturelle chez une part importante des anglophones de la province (tout comme le catholicisme l'est devenu pour les Québécois francophones), soit une religion qui, bien qu'absente de la vie quotidienne de la plupart des individus, renvoie néanmoins par moments à une certaine trame mémorielle des années antérieures à 1950–1960? Si oui, est-ce qu'une telle forme de religion culturelle serait plus présente au Québec, province dans laquelle les anglophones ont vécu une certaine minorisation depuis les années 1960–1970<sup>6</sup>, qu'au reste du Canada?

Afin d'apporter des éléments de réponse à ces questions, nous étudions l'évolution contemporaine de certains indicateurs de religiosité des Églises unie et anglicane, les deux plus grandes Églises protestantes au Canada<sup>7</sup>. Plus précisément, les tendances longitudinales des données d'appartenance religieuse et de baptêmes seront analysées, de 1970 aux années 2000, pour les deux Églises protestantes. Ces tendances seront également comparées à celles du reste du Canada afin de mieux cerner les particularités du cas anglo-québécois<sup>8</sup>.

### Résultats

#### *Appartenance religieuse*

Rappelons que l'indicateur de l'appartenance religieuse fait référence à la religion à laquelle l'individu s'identifie dans le cadre d'une enquête (notamment, en ce qui nous concerne, dans le cadre des recensements canadiens décennaux). Le Tableau 1 indique le taux d'appartenance religieuse aux Églises unie et anglicane ainsi qu'à la catégorie « sans

religion » depuis 1971 au Québec et dans le reste du Canada, et ce, selon deux définitions de la population anglophone.

**Tableau 1 : Appartenance religieuse, Églises unie et anglicane ainsi que « sans religion », populations anglophones de langue de ménage ainsi que de langue maternelle et de deuxième génération et plus, province du Québec, 1971, 1981, 1991 et 2001, avec variations proportionnelles (année de référence 1971)**

		1971	1981	1991	2001
<b>Église unie</b>	Langue de ménage : anglais seulement	15,7 % 100 %	11,6 % - 26,1 %	7,7 % - 51 %	8,3 % - 47,1 %
	Langue maternelle anglais de deuxième génération et plus	18,4 % 100 %	13,9 % - 24,5 %	9,6 % - 47,8 %	8,5 % - 53,8 %
<b>Église anglicane</b>	Langue de ménage : anglais seulement	18,4 % 100 %	14,5 % - 21,2 %	11,2 % - 39,1 %	11,4 % - 38 %
	Langue maternelle anglais de deuxième génération et plus	19,2 % 100 %	15,9 % - 17,2 %	12,8 % - 33,3 %	11 % - 42,7 %
<b>Sans religion</b>	Langue de ménage : anglais seulement	4 % 100 %	5,2 % + 30 %	8,4 % +110 %	11,1 % + 177,5 %
	Langue maternelle anglais de deuxième génération et plus	3 % 100 %	4,7 % + 56,7 %	8 % + 166,7 %	10,9 % + 263,3 %

*Sources : recensements de la population, 1971, 1981 et 1991, [Canada] Fichier de micro-données à grande diffusion (FMGD), fichier des particuliers; recensement de la population, 2001, fichier maître.*

Comme le démontrent les résultats de ce tableau, on assiste à un déclin de l'appartenance aux Églises unie et anglicane depuis 1971 au Québec anglophone. Autrement dit, parmi les anglophones qui sont demeurés dans la province, de moins en moins s'identifient aux deux Églises protestantes.

Cette baisse pourrait d'abord être le reflet de certaines caractéristiques de la migration au sein de l'anglophonie québécoise depuis les années 1970. Selon les recensements de 1981, 1991 et 2001, les proportions d'anglophones protestants qui résidaient hors Québec mais qui demeuraient dans la province cinq ans auparavant étaient plus élevées que celles de la population anglo-québécoise<sup>9</sup>. Plus précisément, en comparant les Protestants anglophones aux anglophones d'autres affiliations religieuses, nous constatons que les premiers ont quitté la province en plus grand nombre depuis les années 1970. De plus, depuis cette même période, les Églises unie et anglicane font peu de gains à partir de l'immigration<sup>10</sup>.

Le déclin de l'appartenance aux Églises unie et anglicane au sein de la population anglo-qubécoise peut aussi être la conséquence, en outre les effets de la migration, d'un délaissement de ces Églises par une part de plus en plus importante des anglophones de la province. Cette tendance est d'ailleurs appuyée par une croissance parallèle du taux de « sans religion ». Cette catégorie a vu sa proportion presque tripler chez les anglophones de langue maternelle et nés au Canada depuis 1971<sup>11</sup>.

**Tableau 2 : Appartenance religieuse, Églises unie et anglicane ainsi que « sans religion », régions de l'Atlantique, de l'Ontario et de l'Ouest<sup>12</sup>, 1971, 1981, 1991 et 2001, avec variations proportionnelles (année de référence 1971)**

		1971	1981	1991	2001
<b>Atlantique</b>	Église unie	18.2 % 100 %	17.3 % - 4.9 %	14.9 % - 18.1 %	14.4 % - 20.9 %
	Église anglicane	18.2 % 100 %	16.7% - 8.2 %	15.3 % - 15.9 %	14.1 % - 22.5 %
	Sans religion	1,7 % 100 %	2.9 % + 70.6 %	5.3 % + 211.8 %	8,3 % + 388.2 %
<b>Ontario</b>	Église unie	22 % 100%	19.3 % - 12.3 %	14.3 % - 35 %	11.8 % - 46.4 %
	Église anglicane	15.8 % 100 %	13.8 % - 12.7 %	10.6 % - 32.9 %	8.7 % - 44.9 %
	Sans religion	4.6 % 100 %	7.3 % + 58.7 %	12.2 % + 165.2 %	16.2 % + 252.2 %
<b>Ouest</b>	Église unie	26.6 % 100 %	22.8 % - 14.3 %	16 % - 39.8 %	12.6 % - 52.6 %
	Église anglicane	13.3 % 100 %	11.1 % - 16.5 %	8.6 % - 35.3 %	7.2 % - 45,9 %
	Sans religion	8.4 % 100 %	14.2 % + 69 %	21.9 % + 160.7 %	27.5 % + 227.4 %

*Sources : recensements de la population, 1971, 1981 et 1991, [Canada] Fichier de microdonnées à grande diffusion (FMGD), fichier des particuliers; recensement de la population, 2001, fichier maître.*

Les résultats du Tableau 2 nous indiquent également que la chute de l'appartenance aux Églises unie et anglicane ainsi que l'augmentation proportionnelle des « sans religion » sont des tendances partagées par le reste du Canada anglophone. Toutefois, certaines variations régionales se font voir, le Québec anglophone et l'Atlantique connaissant des déclin moins importants que l'Ontario et l'Ouest.

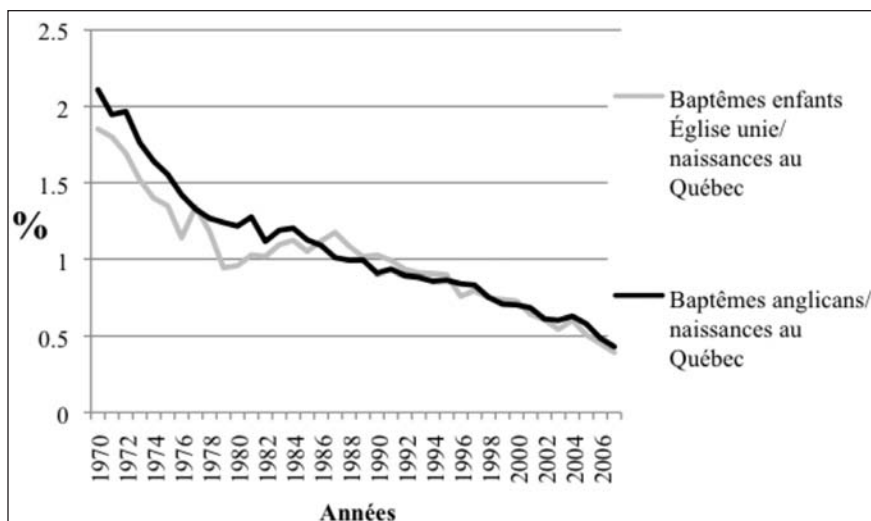
Regardons maintenant si ces tendances à la baisse que subissent les Églises unie et anglicane, ainsi que la division Est-Ouest sont également

présentes pour le rite de baptême, rite qu'illustre généralement la volonté des parents d'inscrire leur enfant au sein d'une certaine institution et d'une certaine tradition religieuse.

### Baptêmes

Plutôt que d'analyser que le nombre brut de baptêmes des Églises unie et anglicane depuis les années 1970, ces statistiques ont été mises en relation avec des données de naissances du Québec<sup>13</sup>. Cela permet de tenir compte de certaines transformations démographiques plus larges dans la province qui pourraient potentiellement influencer sur l'évolution des baptêmes. Le Graphique 1 illustre alors les taux de nouveau-nés baptisés dans les deux Églises à l'étude (de 1970 à 2007)<sup>14</sup>.

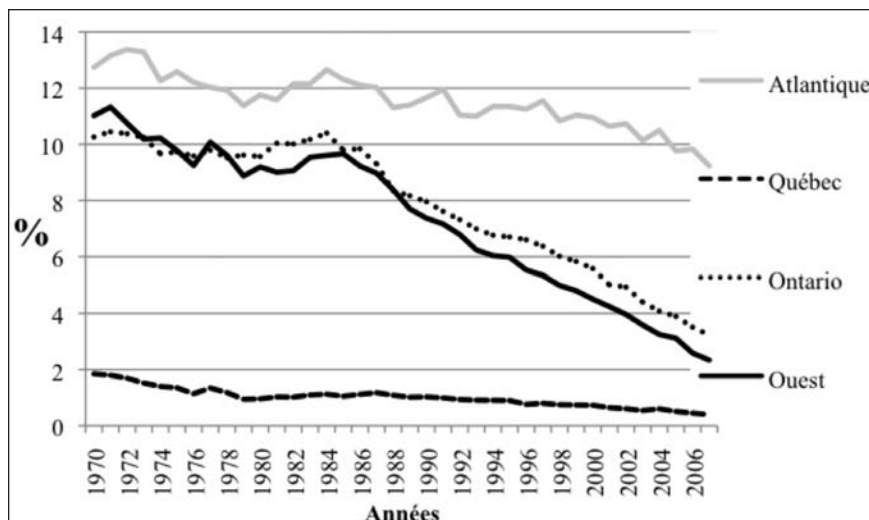
Graphique 1 : Taux baptêmes/naissances (en %),  
Églises unie et anglicane, province du Québec, 1970 à 2007



Sources des données : Église anglicane, *General Synod, Diocesan Journal, Toronto, 1971–2002*; diocèse anglican de Montréal, *Diocesan Journal, Montréal, 2002–2008*; diocèse anglican de Québec, *Diocesan Journal, Québec, 2002–2008*; Église unie, *General Council, Yearbook: Statistical Report, Toronto, 1971–2008*; données des naissances proviennent de l'Institut de la statistique de Québec, *tableau Naissances et taux de natalité, Québec, 1900–2008*.

Les résultats de ce graphique indiquent un déclin très similaire pour les deux Églises, correspondant à une baisse de 78,7 % pour l'Église unie et de 79,6 % pour l'Église anglicane entre 1970 et 2007. Autrement dit, la proportion de naissances suivies de baptêmes par les Églises unie et anglicane ne cesse de diminuer.

Graphique 2 : Taux baptêmes enfants/naissances (en %), Église unie, régions de l'Atlantique, du Québec, de l'Ontario et de l'Ouest, 1970 à 2007

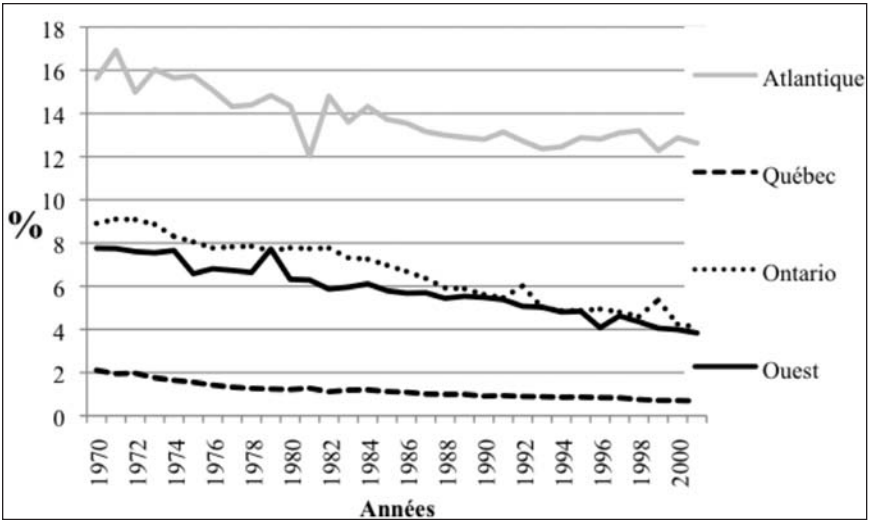


Sources des données : Église unie, General Council, Yearbook: Statistical Report, Toronto, 1971-2008; données des naissances proviennent de Statistique Canada, Tableau 053-0001.

Que mesurent ces déclinés précisément? On pourrait avancer l'hypothèse que, dans le cas du taux de naissances baptisées, la variable de l'âge des individus appartenant aux Églises unie et anglicane ainsi que le vieillissement de ceux-ci jouent un rôle important. En 2001, les moyennes d'âge des populations unie et anglicane au Québec étaient de 44,6 ans et de 40,4 ans respectivement, comparativement à 37,5 ans pour la population totale de la province<sup>15</sup>. Les Églises unie et anglicane sont ainsi caractérisées non seulement par des populations de plus en plus petites (voir Tableau 1), mais aussi généralement plus vieilles que la moyenne québécoise. On pourrait donc penser qu'un nombre plus restreint de naissances proviendrait de ces populations, ce qui expliquerait, tout au moins en partie, un déclin de baptêmes.

Les données de l'Institut de la statistique du Québec ont aussi permis de pondérer les baptêmes des Églises unies et anglicanes à l'échelle provinciale en fonction des naissances provenant de mères dont l'anglais est la langue de ménage. Cela permet, à plusieurs égards, de tenir compte du déclin de la population anglo-québécoise en général depuis les années 1970<sup>16</sup>. Tout comme les taux de naissances totales baptisées, ceux des naissances « anglophones » baptisées par les Églises unie et anglicane ont également vu un déclin depuis 1977, déclin s'élevant respectivement à 69,8 % et à 66,7 %.

**Graphique 3 : Taux baptêmes/naissances (en %), Église anglicane, régions de l'Atlantique, du Québec, de l'Ontario et de l'Ouest, 1970 à 2001**



Sources des données : Église anglicane, General Synod, Diocesan Journal, Toronto, 1971–2002; données des naissances proviennent de Statistique Canada, Tableau 053-0001.

La tendance à la baisse des naissances baptisées ne semble pas non plus le seul reflet d'un phénomène de pluralisation de la population, à savoir une proportion de naissances de plus en plus élevée dans la population immigrante. Même dans le cas des naissances québécoises où les deux parents sont nés au Canada, le taux de naissances baptisées par les Églises unie et anglicane est à la baisse, soit de 51,8 % et de 58,6 % entre 1980 et 2007.

En comparant avec le reste du Canada, on remarque que les taux de naissances baptisées par les Églises unie et anglicane dans les trois autres régions canadiennes (voir Graphiques 2 et 3) indiquent que, comme dans le cas de l'appartenance religieuse, les déclinés de ce taux sont présents partout au pays, mais surtout plus atténués dans la région de l'Atlantique.

Bref, les indicateurs de l'appartenance religieuse et des baptêmes, surtout lorsqu'on les compare avec les données démographiques de la population québécoise, semblent être à la baisse, au moins depuis les années 1970 au Québec, et ce, pour les deux Églises protestantes à l'étude. Lorsqu'on les compare aux déclinés dans le reste du pays, ces baisses de l'appartenance religieuse et des naissances baptisées dans les Églises unies et anglicanes sont généralement plus considérables au Québec que dans l'Atlantique, mais un peu moindres qu'en Ontario et que dans l'Ouest.



## Discussion

En fonction de ces résultats, on pourrait poser l'hypothèse provisoire qu'il n'y a pas le même rapport contemporain à l'Église chez les anglophones protestants de la province que chez les francophones catholiques. Alors qu'a longtemps persisté une forme de religion culturelle chez ces derniers, avec un certain maintien de l'appartenance religieuse et des baptêmes, cela n'a pas été le cas pour les Anglo-Protestants, tout au moins ceux des Églises unie et anglicane. La plupart des individus appartenant à ces deux Églises pratiquent encore les rites de passage : le taux de naissances baptisées par les Églises unie et anglicane au Québec correspond généralement à celui de l'appartenance à ces Églises—autour du 1,5 à 2 % en 2001. Toutefois, une part importante d'anglophones semble rompre tout lien avec ces Églises et se désigne « sans religion »<sup>17</sup>. La plupart des chercheurs qui étudient les grandes Églises protestantes au Québec et dans le reste du Canada ont observé le début de ces déclin vers la fin des années 1950 et le début des années 1960<sup>18</sup>.

Ainsi, comment expliquer la différence de tendances observées entre Catholiques francophones et Protestants anglophones, voire un certain maintien chez les Catholiques contrairement à un déclin chez les Protestants? En reprenant le cadre théorique de David Martin et de Raymond Lemieux, l'hypothèse peut être avancée que les grandes Églises protestantes n'ont pas été des lieux d'appui aussi forts pour la nation canadienne-anglaise au XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle. De prime abord, l'appartenance au protestantisme regroupait une plus petite majorité des Canadiens anglophones que le catholicisme chez les francophones. De plus, ce protestantisme était fragmenté en plusieurs confessions. Troisièmement, les Canadiens anglophones n'ont pas historiquement été en position minoritaire; on pourrait donc penser qu'ils se repliaient moins sur leurs Églises comme lieu de défense et de renfort de leur culture.

Toutefois, même si on peut avancer que le lien entre Église et nation n'était pas aussi fort chez les Canadiens anglais que chez les Canadiens français au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle, ce lien n'était pas absent non plus. La période de 1850 à 1950 environ a été caractérisée par la prédominance, à la fois sur la scène politique et dans l'esprit de la majorité des Canadiens anglais, d'une identité nationale britannique-canadienne. La communauté canadienne-anglaise se définissait surtout par ses liens forts avec la Grande-Bretagne, son appartenance à l'Empire britannique, sa composition d'individus chrétiens anglo-saxons ainsi que sa distinction des États-Unis par son caractère plus conservateur<sup>19</sup>. Plusieurs historiens ont soutenu que les Églises chrétiennes, et surtout protestantes, du Canada anglais étaient

parmi les institutions les plus importantes ayant appuyé et renforcé cette identité nationale britannique-canadienne<sup>20</sup>.

Mais dans ce cas, pourquoi le déclin du protestantisme canadien-anglais s'est-il entamé pendant les années 1950–1960, surtout en ce qui a trait aux baptêmes et à l'appartenance religieuse, alors que ces indicateurs sont demeurés beaucoup plus stables chez les catholiques? Une piste d'explication proviendrait des transformations identitaires survenues au sein de la société canadienne-anglaise au cours de ces années, à savoir l'étiollement de l'identité britannique-canadienne<sup>21</sup>. Alors qu'auparavant l'héritage et le caractère britannique jouaient un rôle primordial pour l'identité de la nation canadienne-anglaise, vers le milieu du XX<sup>e</sup> siècle s'est amorcé un déplacement vers une identité nationale basée davantage sur le binationalisme, le biculturalisme et, plus tard, le multiculturalisme<sup>22</sup>. L'identité britannique-canadienne, soutenue notamment par les grandes Églises protestantes, a tranquillement cédé sa place pendant cette période comme identité première du pays. Ces Églises ont peu à peu cessé de constituer des lieux d'appui de l'identité et de la trame mémorielle nationale—trame mémorielle accordant une place plus importante à la diversité et au pluralisme historique des peuples canadiens plutôt qu'à l'héritage et aux valeurs britanniques et protestantes.

Bref, il semble qu'une transformation s'est effectuée, et se poursuit à plusieurs égards, au sein des grandes Églises protestantes au Canada anglais, incluant au Québec. Ces Églises appuieraient de moins en moins une forme, dans les termes de Lemieux, de référent commun ou, pourrait-on dire, de mémoire collective de la nation canadienne-anglaise, ce qui entraînerait également une certaine polarisation entre les groupes d'individus plus religieux, qui disent appartenir et participer à une Église, et ceux qui ont rompu tous les liens, matériels et identitaires, avec ces institutions<sup>23</sup>.

Et pourtant, la comparaison avec le reste du Canada donne à voir que cette polarisation de la population anglo-protestante est moins marquée dans certaines régions—surtout dans l'Atlantique, mais aussi au Québec. Comparé à l'Ontario et à l'Ouest, il semble avoir des facteurs atténuant les déclins protestants dans ces deux régions. En Atlantique, les grandes Églises protestantes ont connu historiquement une emprise territoriale bien plus importante et connaissent une pluralisation ethnique bien plus faible aujourd'hui. Au Québec anglophone, on pourrait proposer comme piste d'explication que la minorisation vécue par les Anglo-Québécois à l'échelle provinciale pendant les années 1960–1970 a eu une influence à cet égard<sup>24</sup>. En raison de cette minorisation, le rôle de défenseur de la tradition et de la culture anglophone, joué par les Églises unie et anglicane,

aurait été renforcé d'une certaine manière. Vis-à-vis une majorité francophone, les Anglo-Québécois auraient généralement eu moins tendance à couper tous liens avec leurs Églises—Églises considérées en tant qu'institutions protectrices d'une culture minorisée. Le caractère minoritaire des anglophones du Québec pourrait donc être perçu comme un facteur ayant potentiellement atténué les déclinés protestants dans cette province, sans toutefois les avoir entièrement freinés.

## NOTES

- 1 Ces taux de 1957 et de 2007 proviennent respectivement de Reginald Bibby, *Restless Gods: The Renaissance of Religion in Canada*, Toronto, Stoddart Publishing, 2002, p. 20 et de l'Enquête sociale générale, cycle 21 [Canada] 2007 : *La famille, le soutien social et la retraite*, Statistique Canada.
- 2 Plusieurs de ces résultats ont été actualisés dans E.-Martin Meunier, Jean-François Laniel et Jean-Christophe Demers, « Permanence et recomposition de la « religion culturelle ». Aperçu socio-historique du catholicisme québécois (1970 à 2005) », dans : Robert Mager et Serge Cantin (Dir.), *Religion et modernité au Québec*, Québec, Presses de l'Université de Laval, 2010.
- 3 Danièle Hervieu-Léger, *Le pèlerin et le converti : La religion en mouvement*, Paris, Flammarion, 1999, p. 73.
- 4 Raymond Lemieux, « Le catholicisme québécois : une question de culture », *Sociologie et sociétés*, 22 (2), 1990, p. 163. Voir aussi Raymond Lemieux et Jean-Paul Montminy, « La vitalité paradoxale du catholicisme québécois », dans : Gérard Daigle (Dir.), *Le Québec en jeu. Comprendre les grands défis*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1992; Raymond Lemieux et Jean-Paul Montminy, *Le catholicisme québécois*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2000.
- 5 Voir à cet effet David Martin, *A General Theory of Secularization*, Oxford, Basil Blackwell, 1978; David Martin, « Sociology, Religion and Secularization: an Orientation », *Religion*, 25, 1995; David Martin, *On Secularization. Towards a Revised General Theory*, Burlington, Ashgate, 2005.
- 6 Pour plus de détails concernant cette minorisation et ses particularités en contexte anglo-québécois, voir notamment Gary Caldwell et Éric Waddell (Dir.), *Les anglophones du Québec : de majoritaires à minoritaires*, Montréal, Institut Québécois de recherche sur la culture, 1982; Josée Legault, *L'invention d'une minorité : les Anglo-Québécois*, Montréal, Boréal, 1992.
- 7 Près de 20% de la population anglophone du Québec (langue maternelle) affirmait appartenir à l'Église unie ou anglicane en

2001. Ces deux Églises sont composées majoritairement, selon les données de recensement, par des anglophones : au Québec en 2001, les individus qui possédaient l'anglais en tant que langue maternelle composaient respectivement 86,1 % et 98,9 % des membres de ces Églises.

- 8 Les données qui seront détaillées dans les sections à suivre proviennent de recensements canadiens ainsi que de rapports statistiques annuels publiés par le General Council pour ce qui est de l'Église unie et par le General Synod dans le cas de l'Église anglicane (certains rapports des diocèses anglicans de Montréal et de Québec ont aussi été employés). L'Église unie a été délimitée au Québec par l'identification des paroisses se retrouvant au sein des frontières de la province. Cependant, il a été nécessaire de restreindre l'analyse aux deux diocèses anglicans dont les frontières se retrouvent entièrement à l'intérieur de la province du Québec, à savoir les diocèses de Montréal et de Québec. Les analyses statistiques ont été effectuées dans le cadre d'une thèse de maîtrise en sociologie à l'Université d'Ottawa. Pour plus de détails théoriques et méthodologiques ainsi qu'une gamme plus étendue de résultats, voir Sarah Wilkins-Laflamme, *Les Églises unie, anglicane et catholique et la communauté anglo-québécoise : portrait et enjeux contemporains*, thèse de maîtrise, Université d'Ottawa, 2010.
- 9 Les proportions d'anglophones (langue maternelle) protestants résidant hors Québec, mais demeurant dans la province cinq ans auparavant, s'élèvent à 52,3 %, à 44,5 % et à 35,9 % selon les recensements de 1981, 1991 et 2001. Pour les mêmes années, les taux d'anglophones (langue maternelle) protestants résidant au Québec étaient de 39,4 %, de 37,3 % et de 31,2 %.
- 10 Peter Beyer, « Transformations et pluralisme : les données des recensements de 1981 à 2001 », dans Solange Lefebvre (Dir.), *La religion dans la sphère publique*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2006, pp. 12–40.
- 11 Reginald Bibby a indiqué que cette augmentation des « sans religion » provient principalement des pertes des Églises protestantes *mainlines*. Voir Reginald Bibby, *op. cit.*, pp. 7–32.
- 12 Les données de l'Île-du-Prince-Edward et des trois territoires sont incluses seulement pour 1991 et 2001.
- 13 Les baptêmes d'adultes de l'Église unie ont pu être exclus de l'analyse. Toutefois, une pareille exclusion n'a pas été possible pour ce qui est de l'Église anglicane, cette Église amalgamant les baptêmes d'enfants et d'adultes en une seule catégorie au sein de ses rapports statistiques. Cela dit, les données de l'Église unie—qui sont, on pourrait penser, comparables à celles de l'Église anglicane—donnent à voir un nombre de baptêmes d'adultes relativement modeste, comparativement au nombre de baptêmes d'enfants. En 2006, dans

la province du Québec, les baptêmes d'adultes ne représentaient que 8,4 % du total des baptêmes de l'Église unie. Conséquemment, il demeure pertinent de pondérer ces données de baptêmes par les données de naissances au Québec, et ce, même pour l'Église anglicane.

- 14 Ce taux est obtenu en divisant le nombre brut de baptêmes par le nombre brut de naissances, multiplié par 100 (pourcentage). Prenons l'exemple des baptêmes anglicans au Québec en 2007 : (363 baptêmes / 84 300 naissances dans la province) X 100 = 0,43 %.
- 15 Recensement de la population, 2001.
- 16 Pour plus de détails au sujet du déclin de cette population et ses causes multiples, voir Ronald Rudin, *The Forgotten Quebecers. A History of English-Speaking Quebec 1759–1980*, Montréal, Institut québécois de recherche sur la culture, 1985; Gary Caldwell, *La question du Québec anglais*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1994; Josée Legault, *op. cit.*
- 17 Quant aux baptêmes, on ne peut inférer des données administratives régionales que les choix et les comportements individuels reflètent directement les tendances observées. Par exemple, un déclin dans le nombre de baptêmes n'indique pas nécessairement que les individus choisissent de baptiser moins leurs enfants—plusieurs autres facteurs pouvant rentrer en jeu (tel le vieillissement de la population, un taux de natalité moins élevé, une pluralisation de la population, un déclin de la population anglo-québécoise en général, etc.). Toutefois, les résultats de la mise en relation des données d'Églises avec les divers types de données provinciales de naissances nous fournissent une première indication que les déclins paraissent trop considérables pour être la seule conséquence de ces autres facteurs démographiques. Des recherches plus fines sont requises pour confirmer cette tendance.
- 18 Voir notamment Reginald Bibby, *op. cit.*, pp. 7–32.
- 19 Sylvie Lacombe, *La rencontre de deux peuples élus. Comparaison des ambitions nationale et impériale au Canada entre 1896 et 1920*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2002; Raymond Breton, « From Ethnic to Civic Nationalism: English Canada and Quebec », *Ethnic and Racial Studies*, 11 (1), 1988; Robert Choquette, *Langue et religion : Histoire des conflits anglo-français en Ontario*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1977.
- 20 Mark Noll, *A History of Christianity in the United States and Canada*, Grand Rapids: Michigan, WB Eerdmans, 1992, pp. 244–284; William Westfall, *Two Worlds : The Protestant Culture of Nineteenth-Century Ontario*, Kingston, McGill-Queen's University Press, 1989; John W. Grant, *The Church in the Canadian Era*, Vancouver, Regent College Publishing, 1998, pp. 1–23 et pp. 207–226.

- 21 Plusieurs facteurs de ces transformations identitaires ont été déjà étudiés, facteurs à la fois internes (immigration et pluralisation de la population) et externes (déclin de l'Empire britannique) au Canada anglais. Voir à cet effet Phillip Buckner (Ed), *Canada and the End of Empire*, Vancouver, University of British Columbia Press, 2005 et José Igartua, *The Other Quiet Revolution: National Identities in English Canada, 1945–71*, Vancouver, University of British Columbia Press, 2006.
- 22 Un événement qui a illustré ce changement a été le débat autour du nouveau drapeau canadien en 1964, polarisant deux camps; l'un qui voulait garder une forme du *Union Jack* et l'autre qui voulait un symbole « proprement canadien ». Voir notamment Gregory Johnson, « The Last Gasp of Empire: The 1964 Flag Debate Revisited », dans : Phillip Buckner (Dir.), *op. cit.*
- 23 Cela rejoint les conclusions de Reginald Bibby, *The Emerging Millennials: How Canada's Newest Generation is Responding to Change & Choice*, avec Sarah Russell et Ron Rolheiser, Lethbridge AB, Project Canada Books, 2009, pp. 162–187, ainsi que de Danièle Hervieu-Léger, *op. cit.* Cela rejoint également les travaux de E.-Martin Meunier, notamment sur les régimes de religiosité propre au catholicisme canadien. Voir E.-Martin Meunier, « Permanence et recomposition du catholicisme au Québec et dans la francophonie canadienne », *Conférence Rendez-vous du CRCCF*, Ottawa, 24 février, 2010.
- 24 Piste d'explication initialement proposée par Joan Marshall, *A Solitary Pillar: Montreal's Anglican Church and the 'Quiet Revolution'*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1995.